





# ATLAS DES REFLETS CÉLESTES

*Du même auteur en français*

*Soixante-neuf tiroirs*, Le Rocher, 2003 et *Le Serpent à plumes (Motifs)*, 2006

*Le Siègne de l'église Saint-Sauveur*, Le Seuil, 2006

*Sous un ciel qui s'écaille*, Les Allusifs, 2010 et 10/18, 2015

*Sur l'auteur*

**Goran Petrović**, né en 1961, vit à Belgrade où il travaille comme directeur de collection dans une maison d'édition. Il est l'auteur d'une dizaine d'œuvres dont certaines sont traduites dans une quinzaine de langues. Son univers narratif riche et subtil, animé par une imagination puissante, et sa manière sans pareille d'articuler entre eux l'imaginaire et le réel le placent au tout premier rang des auteurs serbes contemporains.

Goran Petrović

ATLAS  
DES REFLETS  
CÉLESTES

traduit du serbe par  
Gojko Lukić

Précédé de  
*Atlas d'histoire imaginaire*  
d'Alberto Manguel

**NOTAB/LIA**

Cet ouvrage a été traduit  
avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *Atlas opisan nebom*

© Visuel : Paprika  
© Noir sur Blanc, 2015  
© Goran Petrović, 1993  
ISBN : 978-2-88250-383-1

## ATLAS D'HISTOIRE IMAGINAIRE

Longue est la tradition des livres imaginaires. Inventer une histoire, rêver un récit n'exige pas toujours une réalisation matérielle. La preuve en est la perfection intangible du *Cul pelé des Veuves* que Rabelais offre à l'abbesse de Saint-Victor, du *Al Azif* ou *Nécromicon* du fou Abdul Alhazred, décrit par H. P. Lovecraft, de l'*Approche d'Almotasin* de l'avocat indien Mir Bahadur Ali commenté par Jorge Luis Borges.

Moins longue est celle des peintures imaginées. Dans le *Satyricon* de Pétrone, le héros amoureux entre dans un splendide musée et voit, parmi de nombreuses œuvres d'art, un tableau d'Apelle intitulé « La Déesse unijambiste » dont on ne sait rien et devant lequel il s'agenouille avec une vénération quasi religieuse. Julio Cortázar, dans *Chronopes et fameux*, décrit le célèbre « Portrait d'Henry VIII d'Angleterre » de Holbein, tableau qui n'est pas en définitive celui que nous connaissons sous ce nom mais « une chasse à l'éléphant, une carte de Russie, la constellation de la Lyre »... La plus

célèbre de ces imaginations est peut-être *Le chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, une croûte vaseuse qui est aussi le sommet de l'art pictural. La critique, amoureuse de son jargon, appelle *ekphrasis* la description verbale d'une image artistique ; celles dont parlent Pétrone, Cortázar ou Balzac n'existent que dans leur *ekphrasis* convaincante.

Plus ambitieux, plus généreux, plus rompu à cette pratique, Goran Petrović a imaginé dans cet *Atlas des reflets célestes* cinquante-deux « tableaux » qui peuvent exister (ou pas) dans le monde matériel, et qui pour le lecteur prennent vie dans les pages de son livre. Il s'agit, plus précisément, d'illustrations, de planches, d'exemples visuels, *ekphraseis* qui, bien que constituées de mots, renforcent et amplifient la narration principale. Je dis principale parce qu'elles sont nombreuses, tissées autour d'un fait minime et étrange : ôter le toit d'une maison de sorte que la vue du firmament remplace, pour ses habitants, la pâle couleur du plafond par l'azur primordial. Huit personnages conduisent et racontent l'action et en assument les conséquences, puisque, dans la littérature comme dans les arts visuels, comme dans la vie, aucune œuvre n'est limitée par ses marges ou son cadre.

On sait que, dans son *Ars poetica*, Horace a comparé la qualité de la parole à celle de l'image (« *ut pictura poesis* »). L'expression est devenue l'un des thèmes de prédilection de la philosophie de l'esthétique, et un de ses lieux communs. Équivalentes, complémentaires, supérieures ou inférieures en telle

ou telle catégorie spécifique, la parole écrite et l'image sur la toile ou dans le marbre prétendent rivaliser entre elles au long des siècles. En 1436, Leon Battista Alberti a estimé que pour être efficace une peinture devait pouvoir se traduire en mots ; en revanche, Joseph Addison, en 1712, a argué que la force d'une métaphore littéraire reposait sur une abondance de détails qui permettait de la peindre. Pour son *Atlas*, Goran Petrović a choisi les deux camps. Des images verbales s'associent à des narrations, et celles-ci, à leur tour, s'amplifient et s'enrichissent de leurs contrepoints en images.

Comment le lecteur résout-il ce double parcours ? En se laissant emporter. Dans le roman de Petrović, il n'y a aucune volonté documentaire ou psychologique : toute ressemblance avec la réalité politique n'est que pure coïncidence. Mais il y a une réalité nouvelle – philosophique, métaphysique, esthétique – qui évoque les assises du monde dans lequel nous sommes. Le lecteur connaît les faits quotidiens que les journaux et la télévision lui présentent, Petrović invite à la découverte de l'univers sous-jacent de ces mêmes faits : les rêves et les intuitions sur lesquels ils reposent. Son *Atlas* ne documente pas le présent historique mais l'histoire entière, pas les mesquins désirs de conquête et de pouvoir personnel que nous subissons jour après jour mais une ambition beaucoup plus vaste, celle d'occuper tout l'espace et tout le temps. Raconter un événement journalistique ou décrire

une image photographique a quelque chose de trivial, de redondant ; raconter non pas ce qui arrive mais ce qui pourrait arriver, non pas ce que nous voyons mais ce que nous pourrions voir est une tâche plus noble, et plus durable. Notre imagination (comme nous l'enseigne la science darwinienne) est un instrument qui nous permet de mieux comprendre le monde, de construire des modèles de ce monde pour savoir comment nous y conduire. C'est peut-être pour cela que nous rêvons, que nous concevons l'avenir, pour cela que nous lisons de splendides fictions comme cet *Atlas des reflets célestes*.

ALBERTO MANGUEL

Atlas speculi sive  
tabulae orbis  
neque caeli neque terrae



Il mérite une pleine coupe de reconnaissance sincère, le bel usage qu'avaient les anciens cartographes d'essayer leur plume sur la première page de leurs atlas avant de se mettre à en dessiner les cartes, et ce non seulement pour s'assurer du bon état de leurs instruments et de la fermeté de leur main, mais aussi pour aider en quelques mots le voyageur à se repérer dans ce qui l'attend. Comme notre plume est bonne – quelle joie de voir le pitoyable Vide reculer d'effroi devant sa pointe ! –, il nous reste à dévoiler un petit quelque chose (mais pas plus) de l'idée qui la guide. Peut-être ceci, qui peut tenir dans la paume d'une main tendue : les cinquante-deux chapitres sis à l'air libre, les cinquante-deux couloirs souter-rains de notes diverses et les cinquante-deux planches modes-tement encadrées qui vont suivre ne constituent pas seulement un espace de lecture. Le voyageur peut aussi cheminer à travers ce territoire, suivre les sentiers balisés ou non, pénétrer dans des paysages existants ou inexistants, plonger pour voir le fond des eaux, s'accroupir pour examiner quelque herbe-tte intéressante, se hisser sur la pointe des pieds pour observer un nuage silencieux... Et disons encore ici – car les rivières furent jadis des gouttes et les routes de simples sentes – que le voyageur est libre de composer chemin faisant son petit atlas. Bien entendu, il lui revient de décider comment employer les matériaux disponibles, dans quel ordre construire, où prévoir les jointures, où percer des ouvertures, bref, à quel point orner l'atlas de son propre imaginaire. Le cartographe espère que les matériaux de construction proposés permettront de bâtir une demeure riche d'une vaste vue. Cependant, son plaisir ne serait pas écorné d'un sourire si avec ces matériaux le voyageur bricolait un simple gîte d'une nuit, douillet et chaud.

Planche 1. Le cartographe, *L'essai de la plume*, encre sur papier, 21 × 21 cm, 1991, archives de la Société secrète de la ruche de la biblio-thèque de Babel essaimée de par le monde.



INTITULÉS DES CARTES  
ET ORDRE PROVISOIRE  
DANS LEQUEL ELLES APPARAISSENT

*L'essai de la plume* | 13

INTITULÉS DES CARTES

ET ORDRE PROVISOIRE DANS LEQUEL  
ELLES APPARAISSENT | 15

REMERCIEMENTS | 23

DU BLEU COMME CONSÉQUENCE

D'UN TRAVAIL MENÉ À BIEN | 26

De l'obscurité cavicole et faïtière | 29

Dénonciation de certains faits sociaux  
négatifs | 30

*Vue sur le Faubourg avant la démolition  
du toit* | 32

LES LYSLYS FER-À-CHEVAL | 33

Mi-homme, mi-rêve | 34

*Le géographe Al Idrissi et ses fils I* | 38

*Le géographe Al Idrissi et ses fils II* | 39

*Le géographe Al Idrissi et ses fils III* | 40

*Jusqu'au Kavdak et retour* | 41

MONSIEUR POLOVSKI | 42

*Le monument à Orfelin* | 45

APPARITIONS DE TANTE DESPINA, CHEVEUX TROP BIEN COIFFÉS ET TRAVAUX DE PRINTEMPS	46
De la disposition de certains objets dans la maison sans toit	49
Les cinquante-deux ingrédients	53
<i>Miroir de Delphes</i>	55
BOGOMIL, ESTHER ET AUGUSTO	56
Du teint café au lait	57
Un supplément à la botanique et à l'anatomie	57
Effets secondaires du remuement sur son siège	58
<i>Lady Helen Hoggard avec le grain de beauté du lieutenant Augustus Hope</i>	59
ALTERNANCE EXTRÊMEMENT DÉSINVOLTE DE LA VIE ET DE LA MORT	60
De l'épingle à cheveux de lune et autres précisions	63
L'enquête	64
<i>Le diadème de la sultane Olivera</i>	66
CACHE-CACHE	67
Comment s'est poursuivie la conversation	68
<i>L'ombre d'Etta</i>	69
FORCE GRAVITATIONNELLE ET AUTRES OBJETS DE LA FOI	70
Les trois malles de cabine	72
Comment s'exerce la foi	74
<i>Les billes de Louis XIV</i>	75

OUVERTURE	76
Le bal des sirènes	78
Une galaxie de Points réflexifs	80
<i>Rose de Sibérie</i>	81
TANIA LA TACITURNE	82
<i>Le phénomène 88</i>	84
UN JOUR NOMMÉ TITANIC	
OU DE LA PERMÉABILITÉ DE L'ÂME	85
<i>La Serpentina</i>	87
<i>Jaspure du serpent Urobore</i>	92
DIX MILLIONS DE GRANDS CHEMINS	
D'ESPOIR	93
Anatomie I	95
<i>Lancement de navire</i>	97
?	98
Les voiles d'azur	100
<i>Le tissage d'azur – endroit</i>	102
<i>Le tissage d'azur – envers</i>	103
DE LA CUEILLETTE DES DIAMANTS	104
Les quatre maladies annuelles	108
De la cartographie	109
<i>Des disciplines impitoyables</i>	
<i>et de celles empreintes de sensiblerie</i>	110
LA CHANSON SUR LE CHANT	111
Note sur le traducteur	
et sa méthode de traduction	112
<i>L'écharpe aux colombes</i>	113
DE L'EMBELLISSEMENT DE L'ESPACE	114
Anatomie II	116

Lettres de menace	117
<i>L'essor et la chute de l'Atlantide</i>	119
LE PLAISIR DE LA CRÉATION	120
<i>Les caractéristiques d'un nouvel art plus performant avec une démonstration par l'exemple de ses valeurs les plus hautes</i>	124
OPÉRATION HARTMANN	125
Rapport de service	127
<i>Bouquet</i>	129
RÊVES I	130
À LA RECHERCHE D'ETTA	136
Anatomie III	139
<i>Les yeux de la reine Néfertiti</i>	141
COMMENT A DISPARU UN GRAIN DE GRENADE	142
Quelques épilogues nocturnes et l'encyclopédie <i>Serpentiana</i>	147
<i>Des gardiens et des voleurs de rêves</i>	149
LE GÎTE	150
Croisements d'espaces – L'histoire de Kornelia et Aleksandar	152
<i>Gîte</i>	156
LA FILLE QUI A FAIT LA RENCONTRE D'UNE MÉTÉORITE	157
Anatomie IV	159
Quel est ce baiser simple comme un gâteau saupoudré de sucre glace ?	160
De la vie lente et de la vie rapide	160
<i>Amants</i>	162
<i>Comment canaliser les Serbes</i>	163

RÊVES II	164
UNE TOUR DE BABEL D'UN ÉTAGE	170
Bref aperçu sur la construction illusionniste depuis les temps les plus reculés jusqu'aux Hyperborées nouvelles	174
Anatomie V	177
<i>La tour de Babel – bibliothèque</i>	178
RAPPORT SUR LES JARDINIERS	179
Le quatrième miroir	181
<i>Infélicité et félicité</i>	186
LA MORT DU PETIT POIS	187
<i>Mouchoir</i>	192
L'INCONNUE ARRIVE AU BOUT DU SENTIER NACRÉ ET LES POISSONS FONT DES HUIT	193
Formes moins fréquentes de collections	198
Anatomie VI	199
<i>Construction d'un arc-en-ciel ; Douceur ; Navigation</i>	201
ÉROS OU THANATOS	202
Ou une seule et unique créature	206
<i>Le glaive du maître de la vie et de la mort</i>	207
COMME SI ELLE AVAIT TROUVÉ LE FAMEUX CHEMIN QUI RELIE LA TERRE AU CIEL	208
Citation	210
<i>Sanctum officium</i>	211
N° 104, OÙ GÎT LE THÉÂTRE	212
Boîtes en fer-blanc	214
<i>Oreiller de souvenirs</i>	216

DE POLOVSKI À LYSLYS ET DE LYSLYS À POLOVSKI   217
<i>Légende de La Porte des Mondes</i>   222
JOURS D'HIVER   223
Quelques mots de plus sur le gîte pour oiseaux ou le nœud dans les cheveux   225
Recette magique pour chasser les ombres d'autrui   225
Le maître du temps   227
Fraise des bois   228
<i>Femme blanche avec l'ombre d'une poule</i>   229
TROISIÈME LETTRE   230
<i>La taille totale</i>   237
SOIR DE DEUIL   238
Anatomie VII   240
<i>Prière pour des yeux malades</i>   241
CINQ PETITS GÎTES D'ÉTAPE D'UN GRAND RÊVE   242
<i>Le sentier du rêve</i>   248
LE TRAVAIL DE DESTRUCTION DU VIDE   249
<i>Graffiti</i>   252
CONTES (CHOIX)   253
<i>Le roi et le meunier</i>   258
LA LOURDE, LA TROP LOURDE PIERRE NOIRE   259
Errata   261
Et en lui une petite mais pourtant grande veine blanche   263
<i>Quelques corrections générales</i>   265

AM, STRAM, GRAM...	266
Anatomie VIII	268
Filon d'or, qui en l'occurrence est de plomb	270
<i>Transmutation des métaux vils en métaux nobles</i>	271
CARTE RETOURNÉE, SONS, CE QUI VAUT MIEUX	272
Patience ou poétique	273
<i>Assemblage des cartes</i>	274
DE LA DIFFÉRENCE ENTRE LES HORLOGES SOLAIRES ET MÉCANIQUES	275
Histoire pour les lecteurs-voyageurs	279
<i>Nos vaillants bâtisseurs – installation du chauffage central dans la nouvelle tour située entre Ville et Faubourg</i>	281
UNE FANTAISIE COLLECTIVE	282
<i>Paysage métaphysique de la mer Morte en six couleurs</i>	287
UNE LETTRE AUX LIGNES SÉVÈREMENT COIFFÉES	288
Ce sans quoi on peut et ce sans quoi on ne peut pas dresser une carte	292
<i>Passe-partout de la carte qui ne représente ni la terre ni le ciel</i>	293
LA LISTE	294
Combat	297
Si l'on navigue sans cesse dans la même direction, on arrive à son port d'origine du sens opposé	298

<i>Joaquim Almeida de Cruz,</i> <i>portrait de jeunesse</i>	299
CHANSON D'ADIEU DE TANIA LA TACITURNE	300
<i>La carte du ciel au-dessus de notre maison</i> <i>au moment de notre départ</i>	301
UNE FÉLICITÉ DANS LES CHEVEUX ET UNE FÉLICITÉ À LA BOUTONNIÈRE	302
<i>Le portail de l'ange souriant</i>	305
<i>Le portail de l'ange souriant, détail</i>	306
CATALOGAGE À L'ENCRE BLEU-DU-TRÈS-HAUT-CIEL	307
SUMMARY	310
SOURCES PRINCIPALES	311

## REMERCIEMENTS

Le cartographe aimerait faire du paysage qui se découvre en ce début de parcours – alors que les yeux du voyageur sont encore frais et dispos – l’endroit et le moment propices à une offrande. Un brin printanier de la plus belle gratitude est bien le moins que méritent tous ceux qui ont contribué à la collection des matériaux dont est fait cet atlas.

Les espaces mis ici à la disposition du lecteur-voyageur afin qu’il les relie entre eux selon son inspiration ont été élargis ou enrichis par de nombreuses institutions nationales et étrangères : la Société royale de géographie de Londres, la Bibliothèque nationale de Serbie à Belgrade, le musée des Offices de Florence, la Galerie des miroirs de Genève, les Musées royaux des beaux-arts à Bruxelles, le trésor impérial du palais de Topkapı à Istanbul, le Musée du verre de Murano, la Cinémathèque yougoslave de Belgrade, l’Institut de la magie de Lagos, le musée du Prado de Madrid,

le département de botanique de l'Académie des invisibilités de Leningrad, le Musée du voyage de New Delhi, le Commissariat des espaces verts, herbes et monuments de la Ville, le Cabinet des cartes géographiques et des globes de la Bibliothèque nationale de Serbie à Belgrade, le Legs national des rêves à Paris, le Musée du jouet de Michelstadt, la Galerie nationale de portraits de Londres, le Musée égyptien du Caire, la Bibliothèque universitaire de Rome, le monastère de Gračanica en Serbie, le Musée juif de Francfort, le centre de recherche spatiale de la NASA à Milwaukee, la collection du Conservatoire national de musique de Berlin, la Galerie des peintres autodidactes de Svetozarevo, le Musée de l'Église orthodoxe serbe à Belgrade, la galerie Nuño Gonçalves à Lisbonne, le Musée des arts appliqués des nomades à Alger, l'archive d'une certaine section du ministère de l'Intérieur à Paris, la Galerie de la calligraphie de Sremski Karlovci, le Grand Musée des dentelles en papier, lampions et cerfs-volants de Pékin, et les archives de la Société secrète de la ruche de la bibliothèque de Babel essaimée de par le monde.

Il va de soi que la richesse de toutes ces institutions n'aurait servi à rien sans l'assistance généreuse des conservateurs, alchimistes, cartomanciens, historiens, chamans, musicologues, astronomes, photographes, ornithologues, astrologues, archéologues, tisserands, cabalistes, brodeuses, orfèvres, géographes, potiers, spiritistes, archivistes, bibliothécaires, cosmographes, démonologues, documentalistes, journalistes, prêtres,

restaurateurs, dessinateurs, oniromanciens, nécromanciens, biologistes, architectes, sourciers et autres qui, par leurs conseils avisés, ont mis le cartographe sur la bonne voie au cours de ses recherches dans les fonds mentionnés plus haut.

À cela il faut bien sûr ajouter une reconnaissance particulière à l'adresse des collectionneurs qui ont aimablement permis au cartographe de consulter leurs trésors.

De même, le cartographe ne peut oublier la patience dont ont fait preuve les traducteurs, la bienveillance des conseils que lui ont prodigués ses collègues, les paroles d'encouragement de ses amis, l'indispensable aide de sa famille – toutes choses d'une grande importance, parfois cruciale, pour surmonter les difficultés surgies au cours de son travail.

Pour finir, le cartographe remercie tout particulièrement le lecteur ou le voyageur (comme celui-ci préfère), car sans lui ces matériaux resteraient bruts, ne constitueraient pas un ensemble, ni un atlas, ni une demeure, mais une simple somme de chapitres, de notes et de planches entre lesquels poussent les fougères, aux pages desquels adhère la mousse, et où languissent de tristes mots qui ne connaissent pas la floraison.

Au printemps

Le cartographe

## DU BLEU COMME CONSÉQUENCE D'UN TRAVAIL MENÉ À BIEN

Bien que Sacha nous eût scrupuleusement prévenus qu'il serait raisonnable d'attendre l'avis des absents, le matin même, après avoir allumé la radio et jeté l'ancre au milieu d'un allègre ruissellement musical, puis bu un verre d'eau-de-vie d'abricot pour nous donner du cœur à l'ouvrage, nous nous sommes attaqués à la tâche prévue. Les manches retroussées des hommes n'avaient pas eu le temps de retomber que tout l'ameublement des pièces de l'étage se trouvait au rez-de-chaussée. Tout autour les femmes s'affairaient pour mettre soigneusement à l'abri les objets fragiles : vaisselle, vases, assiettes décoratives, flacons, tableaux, cruches, lampes de bureau, miroirs, médaillons, pots de fleurs, coupes, bibelots en porcelaine ; enfin, toutes ces choses qui n'ont pas l'habitude de déménager, si bien qu'au moindre déplacement elles font exprès de s'ébrécher ou, plus sournoisement encore, de se féler.

Entièrement absorbés par l'importance de la tâche que nous venions d'entreprendre, nous ne pouvions

songer à tout, si bien que nous avons complètement perdu toute notion d'effort. C'est peut-être pourquoi le plafond a été démoli avant que midi se fût épanoui en après-midi. Bref, les gouttes de sueur roulaient sur nos fronts, la fine poussière du mortier se déposait sur nos cils, le craquement des canisses brisées du plafond n'avait pas encore cessé de résonner à nos oreilles qu'au pied de la maison s'élevaient de grands tas rouges de tuiles ôtées du toit.

D'en bas, de la rue, montait la rumeur de nos concitoyens inquiets. Attroupés là, ils se parlaient à voix basse en pointant du doigt tantôt nous, tantôt un lambeau assez imposant d'obscurité faïtière<sup>1</sup> qui, dans un grincement, faisait traîner ses adieux aux poutres et aux chevrons, puis, finalement saisi par un bras puissant du vent, allait se perdre dans un tourbillon lointain. Bien qu'enveloppée d'une perplexité épaisse d'une toise (le plus gros des vents est impuissant face au poids de l'ignorance), la foule, qui ne comprenait rien, ne demandait pas non plus la moindre explication (comme si nous étions des gens à ne pas répondre aux questions), jusqu'au moment où derrière tous ces visages rembrunis et anxieux il en est apparu un qui se distinguait des autres par son sourire, un sourire qui était la propriété inaliénable du facteur Spiridon.

– Eh ! vous, là-haut ! a-t-il crié à notre adresse en se hissant sur la pointe des pieds. Bonne chance dans votre travail, chers voisins ! Mais que faites-vous de votre toit ?

– Bonne chance à toi aussi ! Nous changeons sa couleur ! a lancé Bogomil en montrant la charpente. – Disons que cette année notre toit va être bleu !

Le facteur Spiridon se frappa énergiquement le front, sans doute en manière de reproche pour n'avoir pas compris de lui-même le but si évident de ces travaux, et, après un bref examen du chantier, il redescendit au niveau des observateurs indignés et transmit fièrement aux ignorants tout ce que, hissé sur la pointe des pieds, il venait d'apprendre.

– La chose est claire, braves gens, nos amis sont en train de changer leur toit ! Il était rouge, maintenant il est bleu. À la place des tuiles, ils ont mis le ciel. Il n'y a plus rien à voir, vous pouvez tranquillement rentrer chez vous.

Ainsi, à l'approche du soir, alors que le jour refermait ses pétales et que nous débarrassions la maison des gravats, ramassions les débris épars d'obscurité faîtière, balayions le parquet et remettons progressivement les meubles à leur place, les gens se dispersèrent petit à petit, croisant les doigts, haussant les épaules, commentant sans aménité la folie à laquelle ils venaient d'assister ou détournant la tête de notre maison avec mépris<sup>2</sup>.

Et là-haut, à l'étage, quelques mètres seulement au-dessus de cette triste obtusité, nous menions notre travail à son terme. Tout retrouva son visage du matin quand une commode ancienne, sur laquelle nous avions posé une simple horloge solaire, eut

repris sa place. Enfin, tout redevint exactement comme au matin, sauf que notre maison n'avait plus de toit.

À mesure que nos yeux s'emplissaient de la nouvelle apparence de notre gîte, nos corps étaient parcourus d'ondes de petits frissons de satisfaction. Même Sacha, qui pourtant restait convaincue qu'il aurait fallu attendre l'avis des absents, a reconnu que cette action a été une réussite. Sa contribution personnelle à la petite fête de la fin des travaux, organisée dans la plus grande pièce à l'étage, a consisté à dénouer sa chevelure.

Un peu plus tard, semblable à une roue de bateau munie d'un somptueux aubage, la pleine lune s'est glissée dans le carré bleu-noir de notre nouveau plafond. Nous ne sommes allés prendre un repos bien mérité que quand ses aubes argentées eurent parcouru plus de la moitié de la nuit. L'oreille tendue aux clapotis du ciel, décidé à veiller, seul Lyslys Fer-à-Cheval est resté dans la chambre béante.

---

## 1. De l'obscurité cavicole et faïtière

Il est proprement incroyable que l'homme puisse de son plein gré accepter de passer le plus clair de sa courte existence entre deux obscurités. Se croyant naïvement protégé par la solidité du plancher et la charpente du toit, il ne songe même pas à la nocivité

d'un tel mode de vie. Il est vrai qu'il lui arrive rarement de tomber dans l'obscurité de sa cave ou de recevoir celle du grenier sur la tête. La mort dite « Mangeuse d'âmes » a des souliers lents, une pèlerine toute de silence et un masque insidieux. En effet, les forces magnétiques sournoises, dont le règne s'étend aussi entre ces deux obscurités, provoquent l'attraction progressive mais inéluctable de ces dernières. Avec le temps, son confortable gîte devient pour l'homme un piège perpétuel. Alors, coincé dans sa petite boîte, il s'avise de la fatalité de son illusion, mais, le plus souvent, n'a pas assez de force pour s'en affranchir, si bien que, se débattant frénétiquement pour essayer d'arracher son âme aux chaînes qui l'entravent, il voit périr son corps dans l'horrible souricière. (D'après l'encyclopédie *Serpentiana*, article « Manière commune de vivre et de mourir ».)

## 2. Dénonciation de certains faits sociaux négatifs

Trois jours après que le toit eut été enlevé, l'un des observateurs présents dans la foule s'est adressé aux inspecteurs de l'urbanisme dans *Le Quotidien de la Ville* (n° 1748), à la page réservée au courrier des lecteurs. Le témoin de l'événement, qui se cache derrière la signature conspirative « Citoyen bienveillant », proteste énergiquement :

« [...] J'aimerais demander aux camarades responsables : jusqu'à quand vont-ils ignorer ce genre de comportement dû à des particuliers irresponsables ? Dans notre cité, bien entendu, toutes les maisons ont leur toit, de sorte que maintenant cette maison dépare l'apparence du Faubourg entier. Pis encore, ces drôles de citoyens affirment n'avoir fait que changer la couleur de leur toit. À présent, il est prétendument bleu, bien qu'il ne se voie pas du tout. Mais même s'il en était ainsi, étant donné que tous nos toits sont normalement rouges, vous devez comprendre qu'un toit bleu détonne, non seulement par sa couleur, mais aussi par la sorte d'insolence que dénote l'irrespect des usages établis. [...] »

À la suite de la lettre du « Citoyen bienveillant », la rédaction a publié une brève réponse de l'Inspection de l'urbanisme dans laquelle on promet fermement que ce cas regrettable sera examiné de près et que les citoyens seront informés par le menu de toutes les mesures prises à l'encontre des auteurs de trouble.

De tristes et mornes rangées de maisons, des enfilades de murs, une végétation chiche, une rue fanée, dépourvue de passants, de longues cordes de toiles d'araignée effilochées pendues aux toits, un vent qui souffle bas, à ras de terre, des papiers abandonnés qui tournoient en une danse muette, ni un franc matin ni un vrai soir ne s'y égare, dans les rares couleurs domine celle de la pénombre, rien que de languissantes liasses de lignes éternellement parallèles auxquelles est interdit, même à l'infini, le vivifiant espoir d'une rencontre.

Planche 2. Vid Vidosavliević, *Vue sur le Faubourg avant la démolition du toit*, sérigraphie, 84 × 80 cm, 1989, propriété de Ielena Utiešinović.

## LES LYSLYS FER-À-CHEVAL

Les hommes de cette étrange espèce (*Lilium ferrumequinum*) vivent dans toute l'Europe, de préférence en plaine. Ils sont hauts d'à peine autant de centimètres qu'ils en mesurent, leur peau est d'une couleur cuivrée. Ils s'intéressent à toute forme d'art, aiment poser des questions et se livrer à toutes sortes de recherches, collectionner les papillons, les manuscrits anciens, les succès à venir et les regards des femmes aimées. Ils sont nerveux et tombent facilement dans des états extrêmes. On les trouve le plus souvent au bord des cours d'eau, aux heures de l'après-midi pendant lesquelles les autres gens se morfondent dans leurs boîtes-pièges. Là, *in situ*, sous quelque saule ou peuplier grisard, parmi les coquillages, les escargots, les vaguelettes et les galets, ils observent attentivement la nature en tâchant de déterminer le rôle qu'ils y jouent et leur apport à ses lois. Comme ils s'adonnent à corps perdu à cette observation, à corps tellement perdu qu'ils y passent des journées entières sans manger ni boire, rares sont ceux qui les aperçoivent,

car dans cet état particulier, et dans un milieu où de toute façon on n'est guère attentif, ils sont peu discernables et encore moins intelligibles.

En plus du trait distinctif que sont leurs lèvres en forme de fer à cheval, les lyslys peuvent être reconnus à leur persistante et parfois totale fusion avec leurs rêves, extraordinairement ébouriffés, aussi ramifiés que la frondaison d'un chêne à grappe<sup>1</sup>.

---

### 1. Mi-homme, mi-rêve

Selon une légende antique, Dieu lui-même aurait glissé dans les rêves de l'espèce humaine, afin que celle-ci la transmette de génération en génération, une Inscription, une formule secrète de la plus haute importance pour l'humanité. (Pour en apprendre davantage sur la transmission des rêves d'une génération à l'autre, voir l'étude *Le gant retourné* de l'historien de l'ésotérisme Milorad Pavić.) Cette Inscription, croit-on, est petite et bien cachée dans un rêve, personne ne sait précisément lequel. Son aspect fait l'objet de spéculations séculaires. Les uns affirment qu'elle est écrite sur un bout de papier, les autres qu'elle est gravée sur une tablette de cuivre. Selon d'autres encore, la formule se révèle sous forme orale, proférée par un Vieillard qui apparaît en rêve. Pourtant, ces théories et bien d'autres relatives à l'apparence de l'Inscription ne représentent même pas une seule

aiguille de l'épaisse pinède des supputations sur son contenu. On ne sait pas encore, à ce jour, si celui qui découvre l'Inscription obtient la vie éternelle, une puissance sexuelle illimitée, l'omniscience ou quelque quatrième pouvoir particulier. (C'est pourquoi la liste des braves qui ont péri dans leurs rêves ou plus souvent dans ceux d'autrui est tristement longue. De même que la fleur rêvée exhale son parfum, la roche rêvée peut s'écrouler, la morsure du serpent rêvé être tout aussi fatale que celle d'un vrai serpent ; et puis il est difficile de trouver la sortie de certains songes ; enfin, dans les rêves gîtent les bêtes particulièrement effroyables que l'on appelle les cauchemars.)

Périodiquement oubliée, occultée pendant des années, redécouverte, puis retombée dans l'oubli, la légende de l'Inscription ne s'est perpétuée continûment qu'au sein de la race des lyslys fer-à-cheval. Obstiné en tout, ce genre d'humains ne démord pas de son opinion sur toute cette affaire : à ceux qui en prennent connaissance, l'Inscription donne la possibilité de changer de taille, la capacité d'atteindre une hauteur illimitée. C'est pourquoi, désireux de toucher aux étoiles et d'embrasser de là-haut le Sens, les lyslys ont toujours beaucoup rêvé et, au mépris du danger, exploré assidûment leurs rêves. Envoûtés par leur recherche de l'Inscription, même éveillés, ils restent mêlés à leurs songes.

Bien entendu, notre Lyslys n'a pas échappé lui non plus à l'espoir de découvrir la formule

magique. Même quand elle sort de son lit et se répand au loin, l'eau reste sous l'empire du courant qui l'anime. Pour Lyslys, la découverte de l'Inscription était une question de vie ou de mort. Comme tous ceux de son espèce songeuse, lui aussi vivait dans l'espoir et dans l'attente d'être un jour reçu dans l'ordre des initiés. Il a été l'un des fervents partisans de la dépose du toit, afin que, le moment de l'initiation venu, rien ne l'empêche de grandir autant que le cœur lui en dira.

Plusieurs fois, convaincu d'être sur la trace de l'Inscription, Lyslys nous a tous invités – Sacha la première – dans son rêve, pour que nous assistions à la grande découverte. Préparez vos paniers, je vais vous cueillir les plus grosses et les plus brillantes étoiles ! criait-il, exalté (que dis-je, hurlait-il avant même d'être sorti de son lit). Hélas, pas l'ombre d'une Inscription. Il apparaissait généralement que son rêve avait été perturbé par l'agaçante multitude de notes qu'il accumulait sur les aires explorées et inexplorées et qui réclamaient son attention, par de petits cailloux, des graines, des miettes ou autres brouilles pareillement insignifiantes et enquiquineuses.

La seule preuve de quelque poids que Lyslys avait de l'existence de l'Inscription et de son étrange pouvoir, le seul appui un peu ferme sur le sol sablonneux qu'était l'espoir de pouvoir changer de taille tenait à un fragment du livre de voyage

*Jusqu'au Kavdak et retour* d'un certain Moussafir Hamid, voyageur talentueux, l'un des sept fils du géographe arabe Al Idrissi et, tout comme ses frères, grand martyr de la cause jadis sacrée de la géographie.

En l'an de grâce 1139, sortant d'un brumeux matin d'automne, un grand navire est entré dans l'illustre port de Palerme. Alors que le vent n'avait pas encore quitté toutes ses voiles, la nouvelle s'était déjà répandue dans la ville que le géographe Al Idrissi venait d'arriver, répondant à l'invitation de Ruggero II, lequel attendait du savant homme qu'il « l'éclairât davantage sur l'étendue et les limites de son royaume ». En même temps que lui ont débarqué sur le sol sicilien sept jeunes mahométans, ses sept fils conçus au cours d'une même nuit, sept ans auparavant, avec sept femmes originaires de sept différentes parties du monde. Sous le regard admiratif des habitants de Palerme, le déchargement de livres arabes, grecs et latins, d'instruments d'étude de la terre et du ciel, et de ballots de feuilles sèches avec lesquelles, plus tard, ces étrangers allaient préparer un breuvage appelé thé, s'est poursuivi jusqu'au matin suivant. Pendant des jours encore, les dames palermitaines sont descendues jusqu'au port pour tâcher de capturer dans les plis de leurs robes de brocart des bribes du parfum enivrant que, par hâte ou négligence, les porteurs avaient laissé s'échapper dans le ventre de la nef du géographe. Le roi Ruggero accueillit son invité avec les honneurs dus aux hommes instruits en la lointaine Cordoue. On logea les étrangers dans la tour la plus proche des étoiles. On mit à leur disposition des serviteurs qui allaient être chargés de leur préparer ce breuvage appelé thé, d'autres qui cuisineraient pour eux selon les coutumes mahométanes, et encore ceux qui iraient attraper des lucioles pour garnir les lampes en verre du géographe. Ainsi les étés suivants furent-ils remplis de préparatifs paisibles. Avec les berceuses, les fils d'Al Idrissi avaient assimilé les langues de leurs mères, et d'autres chansons qu'elles leur chantaient leur avaient découvert les usages et les merveilles des sept parties du monde. Il ne restait donc à leur père qu'à leur transmettre ses connaissances, acquises à Cordoue – l'Athènes de l'Occident : comment observer les hauteurs célestes, les nuages, les vents, les montagnes, les eaux, les herbes, les pierres et le feu jailli des entrailles de la terre. Les garçons grandissaient, lisant Marin de Tyr et Strabon jusqu'à midi, Ptolémée et Ibn Ezra jusqu'au soir, et la nuit rêvant assidûment du mythique mont Kavdak, la montagne qui borde le Monde.

Planche 3. Di Paolo, triptyque *Le géographe Al Idrissi et ses fils*, premier volet, celui de gauche, tempera sur bois (selon le motif d'une mosaïque du XII<sup>e</sup> siècle, désormais perdue), 343 × 148 cm, daté de 1481, Galerie des Offices, Florence.

La ville de Palerme aurait pu oublier ces étrangers discrets si tous les jours, au crépuscule, leurs serviteurs ne s'étaient mis en quête des colonies de lucioles et si de la tour la plus proche des étoiles ne s'exhalait sans cesse le parfum du thé. À cette époque-là, avec leurs robes tissées du parfum enivrant de ce breuvage magique, les dames palermitaines avaient même dépassé en élégance les Siennes.

Quand la dixième année après l'arrivée du géographe eut touché à son terme, il fut temps de mettre l'entreprise en train. Le roi Ruggero II arma les navires, choisit les équipages les plus aguerris et, par des réjouissances inouïes – on ne se souvenait pas d'en avoir vu de pareilles en Sicile –, célébra le jour du départ de l'expédition. Au matin, les sept fils d'Al Idrissi, dans sept navires identiques, prirent le large. Les citoyens de Palerme ne s'en aperçurent pas à cause du vin qui leur brouillait encore la vue, le roi n'en vit rien parce qu'il n'avait pas le regard perçant de ceux qui la nuit lisent à la lumière des lampes à lucioles, mais l'œil du géographe ne manqua pas de remarquer qu'une fois au large les navires se séparèrent et que chacun des fils mit le cap sur la partie du monde d'où venait sa mère, chacun prit sa propre route vers le mont Kavdak, la montagne qui borde le Monde. D'un pas silencieux, Al Idrissi retourna à la tour la plus proche des étoiles, ouvrit toutes ses lampes, laissa partir les essaims de lucioles et, sans même demander qu'on lui prépare de ce breuvage appelé thé, il se mit à attendre. Les dames palermitaines craignirent pour leurs charmes, eurent peur que le parfum envoûtant ne déserte les plis de leurs robes.

Mais bien vite – les olives n'avaient pas eu le temps de mûrir – arrivèrent à Palerme les premières informations sur le ciel, les cours d'eau, les villes, les routes. Les essaims de lucioles revinrent d'eux-mêmes dans les lampes et Al Idrissi se mit à transcrire minutieusement en notes et dessins les renseignements envoyés par ses fils. Le roi Ruggero II en fut ébloui : les garçons se révélaient habiles voyageurs. Ils ne se laissaient pas intimider par les fureurs des eaux, les sentiers abrupts, les forêts impénétrables, les bêtes féroces et les brigands redoutables.

Planche 4. Di Paolo, triptyque *Le géographe Al Idrissi et ses fils*, deuxième volet, celui du milieu, tempera sur bois (selon le motif d'une mosaïque du XII<sup>e</sup> siècle, désormais perdue), 343 × 148 cm, daté de 1481, Galerie des Offices, Florence.

Ils se hâtaient, chacun dans sa direction, à pied ou à cheval, en bateau ou sur un simple esquif. Les démons obstinés du découragement les assaillaient en éprouvant leur volonté, mais tous les sept avançaient et instruisaient leur père, resté en Sicile, de tout ce qu'ils voyaient. Les dames palermitaines étaient elles aussi contentes : le thé était de nouveau préparé et elles purent raviver le parfum envoûtant de leurs robes. Dans la tour la plus proche des étoiles le manuscrit de la *Géographie* s'épaississait, les cartes se complétaient, la lumière se répandait sur de nombreuses régions du monde jusqu' alors obscures. Passèrent automnes, hivers, printemps, étés et, en 1154, quand arrivèrent les derniers rapports, du mont Kavdak même, Al Idrissi remit à son protecteur l'œuvre achevée (intitulée en l'honneur du roi *Kitâb Rudjâr* ou *Livre de Roger*), toutes les cartes du monde en soixante-dix sections (*Tabula Rogeriana*) et un grand planisphère gravé sur une plaque d'argent (haute de huit et large de seize coudées vénitiennes). Des confins du monde, de la montagne mythique, tous les fils d'Al Idrissi revinrent à leur père couronnés de gloire. Tous reçurent le titre honorifique de Moussafir. L'un d'eux, Moussafir Hamid, décrivit son voyage mouvementé en cent cinquante-six chapitres d'un manuscrit intitulé *Jusqu'au Kavdak et retour*. Il périt avec ses frères une nuit de l'an 1160 en pleine curée guerrière, alors qu'il tâchait, à corps perdu mais en vain, d'empêcher les pillards de mettre en pièces la carte du monde en argent. Même s'ils n'avaient pas reçu de sournois coups de couteau, les malheureux fils d'Al Idrissi auraient certainement succombé au spectacle des rapaces qui déchiraient le ciel, les montagnes, les rivières et les végétaux représentés. Cette même nuit, les essaims de lucioles quittèrent la Sicile. Des robes des dames palermitaines ne resta plus que le simple brocart, et le privilège de se vêtir de l'arôme du thé au gingembre revint aux dames de Naples, Rome, Florence, Gênes et Venise.

Planche 5. Di Paolo, triptyque *Le géographe Al Idrissi et ses fils*, troisième volet, celui de droite, tempera sur bois (selon le motif d'une mosaïque du XII<sup>e</sup> siècle, désormais perdue), 343 × 148 cm, daté de 1481, Galerie des Offices, Florence.

13. [...] À bord de l'un des navires, alors que nous étions sur la troisième Grande Eau, se trouvait un homme qui, avais-je entendu dire, pouvait changer de taille. Il le faisait en se dénudant et en se plaçant à la proue, tandis que l'équipage attendait dans le plus grand silence. Bientôt, les oiseaux de mer venaient se poser sur cet homme et lui découvraient leurs horizons ; en prenant ainsi connaissance d'espaces insoupçonnés, l'homme poussait vers le ciel aussi vivacement que les roseaux du matin. C'est ainsi que le capitaine de ce bateau pouvait toujours savoir à temps s'il y avait une terre à proximité, si les voiles qui s'approchaient amenaient des pirates ou des marchands... La nuit venue, m'a-t-on affirmé, cet homme rapetissait peu à peu ; et, à l'aube, il retrouvait son ancienne taille ; et si le capitaine avait de nouveau besoin de ses services d'observateur, tout se répétait de la même manière que le jour précédent. Comme j'avais peine à y croire, on me dit encore que cet homme appartenait à l'espèce des lyslys fer-à-cheval. Une espèce par ailleurs semblable à bien des égards à d'autres espèces humaines, mais dans laquelle naissent de temps à autre des bienheureux qui parviennent à découvrir le secret d'une Inscription particulière, laquelle donne à ses découvreurs la possibilité de changer de taille. Et comme je leur demandais de me la montrer, ils jurèrent leurs grands dieux que c'était impossible, car cette Inscription n'est pas gardée comme les autres objets précieux, mais bien plus jalousement encore, dans les rêves, et qu'elle est transmise de rêve en rêve comme les legs se transmettent habituellement d'une génération à une autre. Je pris alors la décision d'en informer mon père aussi précisément que possible et demandai de rencontrer cet homme. Je voulais le prier, malgré tous les dangers, de bien vouloir me recevoir dans son rêve pour me permettre d'y voir peut-être cette merveille qui donne un tel pouvoir érectile. Cependant, une lettre m'arriva à ce moment-là de Sicile, qui m'enjoignait, pour les besoins de la *Géographie*, de partir sans retard au Pays des Miroirs, ce que je fis, le cœur lourd de devoir abandonner mon projet. [...]

Planche 6. Moussafir Hamid, fragment conservé du chapitre XIII du livre de voyage *Jusqu'au Kavdak et retour* (unique confirmation écrite de l'existence de l'Inscription qui donne à ses découvreurs la possibilité de changer de taille), autour de 1150, fol. 2<sup>r</sup>, n° X-14, bibliothèque Gazi-Husrev-bey, Sarajevo.

## MONSIEUR POLOVSKI

Dès le premier rayon de soleil, M. Polovski entre dans le jardin public. Il s'assoit sur son banc préféré et attend. Comme d'habitude, il est légèrement tourné vers le monument à la mémoire de Zacharie Stefanović Orfelin qui se dresse au bord de l'allée de gravier blanc. Le soleil naissant rend ce spectacle étonnamment beau, mais M. Polovski n'est là ni pour l'harmonieux monument, ni pour les jeux féeriques de la douce lumière matinale et pas non plus pour l'air frais. Il est là pour attendre.

Quand le soleil se met à briller avec plus d'entrain apparaissent les pigeons et, peu après, les vieillards. Des grains dorés éveillent la joie des oiseaux. Des frondaisons, leur roucoulement descend dans les plates-bandes fleuries. Mais M. Polovski n'est pas non plus dans le jardin pour nourrir les pigeons comme les autres gens de son âge. Il est là pour attendre.

À mesure que le jour avance, le jardin se remplit. Maintenant, il y a des enfants, des gens qui

promènent leur chien, des couples d'amoureux. Les jets d'eau de centaines de voix humaines s'animent, les gouttes de rires étincelants éclatent. Or, ce défilé de joie n'est pas non plus ce qui compte pour M. Polovski. Il est là pour attendre.

Puis, passé dix heures, un soupir profond : M. Polovski montre des signes d'inquiétude. Il se tourne complètement vers le monument à Orfelin, autour duquel tourne inlassablement, été comme hiver, toujours le même papillon folâtre. Un instant, comme il le fait depuis des années, il s'en étonne, puis de plus en plus souvent regarde sa montre, passe sa main dans ses cheveux, arrange sans nul besoin les revers de son veston, se caresse le menton, hausse les sourcils, se pince les joues, oublie tout à fait de ciller.

M. Polovski l'aperçoit de loin, dès qu'elle surgit de derrière les troncs des tilleuls. La voilà, dans un riant tailleur aux couleurs d'une touffe de cyclamens, qui vient jusqu'au monument et s'engage dans la petite allée où se trouve son banc solitaire. Grande, cheveux lâchés, taille bien prise. Il faut voir sa démarche ! Autour de ses jambes danse avec fougue une jupe en cotonnade diaphane. Le vent impertinent fait des folies avec ses mèches. Les regards des promeneurs glissent autour de sa taille. Et elle, elle vient droit vers lui. Le gravier blanc crisse sous ses pas. Le gravier blanc qui crisse sous ses pas ! Voilà ce qu'attend M. Polovski !

Bien sûr, il sait que cette jeune fille ne vient pas à sa rencontre. Il ne la connaît même pas. Mais, quand la promeneuse mystérieuse passe devant lui, tous les jours vers onze heures, M. Polovski se lève de son banc et, une expression de satisfaction sur son visage, le cœur comblé comme une rivière de printemps gorgée par la fonte des neiges, il se dirige vers la sortie du jardin. Oui, se dit-il, il est diablement bon d'attendre quelqu'un.

Le 19 janvier 1785, Zacharie Stefanović Orfelin, poète, maître d'école, secrétaire, voyageur, auteur d'ouvrages théologiques, de livres de vulgarisation scientifique et de manuels scolaires, dessinateur, lecteur et correcteur, imprimeur, graveur, calligraphe, homme détaché des biens matériels, vigneron, physicien, historien, premier cartographe serbe, auteur de calendriers, féru de médecine, de musique et d'héraldique, brisé par la pauvreté et l'ingratitude, a sombré, tout fiévreux, au plus profond d'un sommeil sans retour, dans une ferme des environs de Novi Sad. Bien qu'il gelât fort, l'infortuné Zacharie rêva qu'il se trouvait au milieu d'un jardin luxuriant. Il rêva, le gueux Orfelin, qu'il se promenait le long des allées bien entretenues, couvertes de minuscules pierres blanches, qu'autour de lui passaient des gens au visage joyeux, que le soleil répandait sa bénédiction sur les arbres, l'herbe et lui-même. Il rêva, le pauvre malade, que marchant de la sorte (bien que sans comprendre comment il pouvait avancer ainsi dépourvu de poids), il s'approchait d'un haut monument en bronze étincelant, admirait le travail du sculpteur et la prestance de la figure masculine représentée, dotée d'un front intelligent. Il rêva, le délaissé, qu'il lisait, car les lettres lui étaient familières, qu'il lisait les mots gravés sur le socle du monument : « Zacharie Stefanović Orfelin 1726-1785 ». Et il rêva encore, l'honorable Zacharie, qu'il se réveillait et que, avec une légèreté qu'il n'avait jamais connue de sa vie, avec la légèreté qui sied à un juste, il abandonnait à la veille son âme papillonne. Il sourit, l'homme zélé, Zacharie Orfelin, sur sa couche bénie ; voilà, il a toujours eu de vastes songes, et maintenant il est allé encore plus loin : dans son rêve, il a embrassé tout à la fois le songe et la réalité.

APPARITIONS DE TANTE DESPINA,  
CHEVEUX TROP BIEN COIFFÉS  
ET TRAVAUX DE PRINTEMPS

De temps à autre, dans un tiers du Miroir du Nord<sup>1</sup>, nous apparaît la tante de Bogomil, Despina. On entend d'abord frapper, tout à fait comme le ferait un visiteur à notre porte, puis une voix fringante se fraye un chemin jusqu'à nos oreilles : « Bonjououour, il y a quelqu'un ? » Et pour finir une partie du miroir s'éclaire et découvre le visage de tante Pina. Elle est toujours d'humeur joyeuse, les seuls changements sont ceux de sa garde-robe ; selon le pays d'où elle vient quand elle se manifeste, elle porte un chapeau colonial, un manteau d'hermine ou un tailleur parsemé de fleurettes, et elle a une fois (ayant estimé qu'il s'agissait d'une urgence) « fait le voyage » en chemise de nuit de couleur rose. Volubile (une bonne partie de la famille dirait plutôt qu'elle est un vrai moulin à paroles), sans même attendre que nous soyons tous réunis devant le miroir, elle s'empresse de demander des nouvelles de la famille, relate quelque aventure, ne manque pas de raconter sa nouvelle histoire d'amour et, bien entendu, de se repentir

de l'ancienne, désire savoir si l'on parle ici de son dernier exploit, avertit son neveu de se garder des refroidissements et, tout aussi subitement qu'elle a surgi du miroir, disparaît en nous laissant émerveillés par la détermination inébranlable avec laquelle elle s'occupe des choses les plus extravagantes qui soient au monde. Bogomil en a évoqué quelques-unes et elle nous en a fait connaître d'autres, par exemple : en Chine, Despina s'est intéressée au croisement du papillon et du chrysanthème ; avec les chamans de Sibérie, elle a transformé des nuages en bons géants ; au sud de Marrakech, elle a rejoint une expédition lancée sur les traces d'un mirage égaré, celui du phénix, l'oiseau immortel ; dans les forêts du Brésil, elle s'est employée à exterminer les spectres des mygales ; à Riyad, elle a appris à tisser les tapis volants... En ce moment, elle se trouve dans un pays d'au-delà des océans où, avec une baguette de sourcier, elle cherche le point de jonction des trois temps.

Les apparitions de tante Despina ont une grande, on peut même dire une colossale importance pour nous tous. Lequel d'entre nous n'a pas une bonne partie de sa mémoire occupée par ses paroles : « Écoutez bien ce que je vous dis, la réalité n'est que de la fantaisie trop bien coiffée » ? Ses conseils nous ont aussi grandement aidés à choisir le moment le plus propice pour nous lancer dans la fabrication de nos amulettes. « Si vous voulez une amulette sur laquelle vous pourrez compter, prévoyez pour sa confection un temps de dégel, où le

soleil assiège l'hiver et où le monde végétal perce sans merci la plante des pieds des forces obscures, si bien qu'elles se montrent peu pendant que la nature s'embrase. »

Ainsi, nous choisissons depuis des années l'un des mois printaniers pour fabriquer de nouvelles amulettes sous l'œil vigilant de la tante de Bogomil. Évidemment, pour qu'une amulette contre le mal et l'adversité soit agissante, il est aussi nécessaire de respecter scrupuleusement le processus compliqué de sa préparation. Par exemple, il faut réunir jusqu'à cinquante-deux ingrédients<sup>2</sup> en un temps très court. Et il doit n'y avoir ni trop ni trop peu d'aucun d'eux, sinon le travail est gâché.

Le jour de la confection des amulettes, notre maison est en effervescence. Tante Despina ne quitte pas son tiers du Miroir du Nord, elle surveille attentivement nos activités. Nous comptons, apportons, emportons, répandons, ramassons, recomptons, chantons, nous taisons, mesurons. Du Miroir du Nord, tante Despina crie : « Prenez votre temps pour mesurer ! » Nous mesurons en prenant notre temps, nous découpons ou laissons tel, en un morceau, puis faisons tremper, sécher, écoutons le bruit produit, goûtons du bout de la langue, ça ira, juste encore un peu de ceci, un peu de cela. Nous surveillons l'heure et quelques minutes avant minuit nous plaçons le tout dans un large récipient (de préférence un de ces gros chaudrons dans lesquels on cuit les confitures). Puis, à cette heure sibylline où forcissent les pouvoirs magiques, tout ce que nous avons réuni,

nous le portons dans la cour et le touillons avec une cuiller en bois à la lumière de l'étoile du soir. Dans le Miroir du Nord, tante Despina marmonne des formules contre les corps étrangers : « Loin d'ici, loin de là, va-t'en loin de nous, cri de chevêche, mauvais œil, lie et grumeau, relent de péril... » À l'aube, un peu plus tôt si la nuit a été claire, quand on a obtenu une masse de couleur à peu près homogène et de consistance nébuleuse, nous partageons le tout en huit parts égales que nous glissons dans huit sachets imperméables auparavant cousus et ornés d'un motif brodé selon les instructions de la tante de Bogomil par Tania la Taciturne.

Alors que, parés des nouvelles amulettes contre tout mal et toute adversité, nous nous approchons du Miroir du Nord, tante Despina a un claquement de langue appréciateur : « Elles vous vont extraordinairement bien, mieux que celles de l'année dernière. » Et encore, avant de nous laisser nous mirer dans son tiers de miroir, avant de retourner dans son pays d'au-delà des Océans pour poursuivre ses importantes affaires, elle ajoute d'une voix solennelle : « Et rappelez-vous bien, ne vous coiffez pas à l'excès ! »

---

### 1. De la disposition de certains objets dans la maison sans toit

Dans notre maison il y a deux miroirs principaux : celui de l'ouest et celui du nord. Les deux

se trouvent dans la salle commune, accrochés aux murs correspondant à ces points cardinaux.

Le Miroir de l'Ouest sert à voir les mensonges et les vérités. Le faux et le vrai s'y divisent, se montrent chacun séparément, sans confusion, clairs et nets. Du côté gauche se cristallise le mensonge de celui qui est devant le miroir, du côté droit, la vérité. À ce qui vient d'être dit on peut déjà comprendre à quel point s'examiner dans le Miroir de l'Ouest est une activité douloureuse. Les objets inanimés s'y brisent, craquent et grincent ; les vivants transpirent, ont tour à tour froid et trop chaud, respirent avec difficulté et souffrent de terribles maux de tête.

Pour toutes ces raisons, le Miroir de l'Ouest a souvent changé de maître au cours de son histoire, si bien que dans les nombreux méandres de tous ces changements son origine s'est à jamais perdue. Des légendes disent qu'il a même été fatal à certains de ses propriétaires, et cela parce qu'il est vrai que, souvent, les gens ne peuvent survivre à la séparation du mensonge et de la vérité, pour ne rien dire des suites relativement plus anodines (démence passagère ou durable, mâchoire démise par ébahissement extrême, loucherie permanente, perte passagère du sens de la vie). Il n'est donc pas étonnant que ce miroir ait été détenu le plus longtemps par des gens pétris de pur mensonge ou de vérité pure. C'est tout naturel parce que, pour eux, s'y mirer n'avait rien de pénible. Comme ils ne se voyaient que du côté gauche ou du côté droit du miroir,

ils n'avaient pas à subir la scission douloureuse de leur être.

Nous avons surmonté certaines difficultés liées à la possession de cet objet si incommode en nous regardant fréquemment dans le Miroir de l'Ouest, de sorte à ne pas permettre au mensonge et à la vérité de s'enchevêtrer au point de rendre leur séparation difficile et douloureuse. Avec le temps, se regarder dans ce miroir est devenu une affaire d'hygiène ; de même qu'il convient de se laver régulièrement les dents, il faut aussi régulièrement surveiller ce qu'il en est en chacun de nous du rapport entre mensonge et vérité. Sinon pour d'autres raisons, afin d'éviter qu'un regard fortuit posé sur le miroir n'ait une issue fatale pour celui à qui appartient le visage réfléchi.

Les cadeaux que tante Despina nous envoyait pendant ses voyages étaient tout aussi passionnants que ses voyages mêmes. Il nous arrivait des feuilles et des racines de plantes rares, des timbres-poste de pays qui ne faisaient pas deux pieds, des cartes géographiques et des livres anciens, de petits coquillages venus de bancs de sable, des mouchoirs encore imbibés de l'eau d'un fleuve lointain. Nous avons aussi reçu, parmi ses premiers cadeaux, l'étrange Miroir du Nord (acheté lors de sa visite aux antiques oracles grecs). Étrange pour au moins trois raisons : sa surface était composée de trois parties différentes, trois grands tessons aux bords dentés parfaitement ajustés comme seul le destin

peut le faire, et certainement pas la main de l'homme. La première partie du Miroir du Nord retardait toujours, elle s'accrochait au passé : alors que le jour était déjà bien avancé, l'aube y pointait à peine. La deuxième partie était ordinaire, elle reflétait le présent : à midi, elle montrait midi et ainsi de suite. (La seule excentricité de cette portion du miroir était que tante Pina, bien qu'étant à des milliers de kilomètres de là, s'y montrait de temps à autre.) La troisième partie du Miroir du Nord avançait toujours, reflétait le futur : à midi, elle était déjà enveloppée dans le crépuscule du soir qui allait seulement venir.

Comme si ce n'était pas suffisant, le caractère lunatique du Miroir du Nord rendait son histoire encore un peu plus compliquée : il lui arrivait de dissimuler le passé, ou d'occulter l'avenir, et encore, à en juger d'après l'absence de certains reflets, bien des choses n'existaient pas non plus pour lui dans le présent. À d'autres moments, cependant, tout glissait parfaitement à travers les trois temps, sur les trois parties du miroir (freinant de façon à peine perceptible aux jointures dentées), si bien que Lyslys pouvait tout à la fois se voir en train de regarder avec ahurissement sa tête du matin (frottant ses yeux au réveil) et sa tête du soir (bâillant, ensommeillé, avant d'aller se mettre au lit).

L'effort considérable déployé pour déchiffrer les lois qui régissent le comportement de ce miroir capricieux s'est soldé par notre reddition inconditionnelle. Ou peut-être le problème ne

venait-il même pas du Miroir du Nord mais des objets qui s'y miraient, objets habitués à obtenir sans peine leur provende narcissique en usant tout simplement d'autres miroirs, ordinaires.

Hormis ces deux principaux miroirs que l'on vient de décrire, il existe aussi dans notre maison ce que l'on appelle les Miroirs de Toilette. Cependant, s'y contempler n'est pas non plus sans réserver certains pièges.

## 2. Les cinquante-deux ingrédients

Pour huit amulettes contre tous maux et toutes adversités, il faut réunir : un reflet de la lettre alpha renvoyé par l'œil gauche, un petit cercle né d'une libellule et de la surface de l'eau, une pincée de douce poussière de pollen, une écaille de voûte céleste pas plus grande que l'ongle d'un pouce, un bref froissement de surgeon d'if en train de croître, l'interdit éternel de se retourner pour regarder derrière soi, de la force germinale proportionnée aux porteurs des amulettes, une double dose d'espoir, la paire d'ailes d'un beau rêve, le froufrou d'un pigeon qui s'envole, un croisement de points de vue, autant de flocons de neige qu'il s'en peut poser sur de longs cils, autant de mots d'amour que peut en contenir une bouche, la valeur d'une narine de parfum d'immortelle, une bonne inspiration de chacun des quatre vents,

autant que possible de lumière printanière, de l'immensurable ténacité d'un secret, un fragment de quelque partie que ce soit d'arc-en-ciel, un demi-verre d'éclat blanc de galet de torrent, deux ingrédients dont on ne se rappelle que le jour de la confection de l'amulette, un soupçon de couleur de papillon de jour, un petit bouquet de la magie d'un trousseau de clefs, une granule de froissement de scarabée, un éclat moyennement fort de trompettes angéliques, une pensée obsédante de la moiteur de l'aine, du chant de criquet à volonté, une boucle de fumée d'âtre domestique, une pointe de couteau de feu, une touffette de nuage, une étincelle d'éclair, une simple goutte de la sagesse de l'eau, du vol de faucon autant que l'œil peut en suivre, une verticale dressée au moins jusqu'à la cinquième sphère céleste, la valeur d'une narine du parfum de la terre, beaucoup de rire, il n'y en a jamais assez, pour une boucle d'oreille de bourdonnement d'abeille, un regard qui se perd entre les arbres d'une forêt, de la pétulance de la plante appelée chevalier-d'onze-heures, un mouchoir d'ombre de figuier d'après-midi, un collier de bisous, un claquement sourd de vieux métier à tisser, une poignée de chaleur de duvet, un ample geste de bénédiction avec un bouquet de basilic, un iota de l'art de contempler un carré. Tracer autour de tout cela un cercle et ajouter un reflet de la lettre oméga renvoyé par l'œil droit.

Sur les pentes de l'éternel Parnasse, non loin du fameux sanctuaire de Delphes, dans la petite ville littorale d'Itea, vivent trois sœurs immémoriales : Clotho, Lachésis et Atropos Tripolos. Elles n'ont pas de parents qui pourraient confirmer qu'elles ont été jeunes un jour. Elles n'ont pas été mariées, et si elles l'ont été, plus personne ne s'en souvient, même pas elles. Elles coulent des jours toujours semblables, inéluctablement semblables tout au long de l'année, et des années toujours pareilles tout au long des siècles. De l'aube à midi elles observent l'Océan qui ici s'appelle le golfe de Corinthe. Elles se tiennent assises sur le balcon de leur blanche maison ombragée, silencieuses et contemplatives, tendant parfois leur frêle cou pour mieux voir l'âme du monde. Du midi au soir, les trois sœurs fabriquent d'étranges miroirs. Étranges parce que chacun de ces miroirs est composé de trois parties aux bords dentés impeccablement joints, avec ce talent d'imbriquer les choses à la perfection que seul le destin possède. L'acheteur d'un miroir des sœurs Tripolos peut y voir (selon le tiers qu'il regarde) ce qui a été, ce qui est ou ce qui sera. Vers minuit, les anciennes défont leurs cheveux et jouent aux cartes jusqu'à l'aube. Chacune pour soi, avec la plus grande attention que n'ont relâchée ni leurs années ni leur vue qui baisse, elles font solitairement des patiences. Clotho, avec ses cartes aux ornements bleus, interprète le passé. Lachésis, dans ses cartes aux motifs rouges, lit le présent. Atropos, avec ses cartes aux arabesques vertes, prédit l'avenir. Ainsi, jusqu'à ce que les rayons de soleil glissent sur le Parnasse, passent à côté de Delphes blanchie et, à l'aurore, frappent leurs volets, les trois sœurs posent une carte sur l'autre, exécutent patiemment la tâche immémoriale qu'on leur a assignée. Au matin, Clotho, Lachésis et Atropos rattachent leurs longs cheveux, ressortent sur leur balcon et observent de nouveau l'Océan qu'à cet endroit les hommes ont appelé le golfe de Corinthe. Les jours et les nuits se succèdent comme se succèdent sur la grève proche les flux et les reflux. Plus haut, éclairé par les rayons du soleil ou de la lune, peu importe, repose le Parnasse éternel.

Planche 8. Morier (?), *Miroir de Delphes*, 90 × 60 cm, date de fabrication inconnue (cadre du XX<sup>e</sup> siècle), Galerie des miroirs, Genève.